

10 B

R

"Les cours de Sorbonne"

CHARLES DEDEYAN

Professeur
à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines
de Paris

ROUSSEAU ET LA SENSIBILITÉ LITTÉRAIRE A LA FIN DU XVIII^E SIÈCLE

10Z
5834
(7)



CENTRE DE DOCUMENTATION UNIVERSITAIRE

5 PLACE DE LA SORBONNE . PARIS-V

BIBLIOGRAPHIE

5293

I - Bibliographie Générale

- 1) Gustave Lanson, Manuel bibliographique de la littérature française moderne, Paris, Hachette, 1921, in-8.
- 2) Jeanne Giraud, Bibliographie littéraire française ou Manuel de Bibliographie littéraire pour les XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles français. 1921-1935 Paris, J. Vrin 1939, 1 vol. in-8 et 1936-1945, Paris, Librairie nizer, 1956. 1 vol. in-8.
- 3) Revue d'histoire littéraire de la France.
- 4) Fernand Baldensperger et Werner P. Friederich, Bibliography of Comparative literature, Chapel Hill, 1950, 1 vol. in 8.
- 5) Yearbook of Comparative and General Literature, Chapel Hill.
- 6) Revue de Littérature comparée, Bibliographie,
- 7) Paul Van Tieghem, Le Prérromantisme, 4 vol. in 8. Paris, éditions SFELT.
- 8) Paul Van Tieghem, Le Romantisme dans la littérature européenne, Paris, Albin Michel, 1948, 1 vol. in-8. (L'évolution de l'Humanité).

II - Jean Jacques Rousseau et son influence

a) Bibliographie

- 1) A. Schinz, Etat présent des travaux sur J.J. Rousseau, New-York, 1941.
- 2) Jean Senelier, Bibliographie générale des Oeuvres de J.J. Rousseau, Editions de l'Encyclopédie française, Paris, 1949.
- 3) Annales J.J. Rousseau, Genève (depuis 1905)
- 4) Louis J. Courtois : Chronologie critique de la vie et des oeuvres de J.J. Rousseau, Annales J.J. Rousseau, T. XV.
- 5) Revue du XVIII^e siècle.



DL 5 10 1961. 13557

107

5827

(10)

107

5834

(7)

- 6) Daniel Mornet, Rousseau, l'homme et l'oeuvre, Paris, Boivin (Connaissance des Lettres) 1950.

b) Editions

- 1) Edition des Oeuvres complètes de Musset Pathey, 1823-1826, 23 vol. in 8. et 1825, 2 v. in 8. d'oeuvres inédites.
- 2) Correspondance générale, par Théophile Dufour et Pierre Paul Plan, Paris, Armand Colin, 1924-1934, 20 vol. in 8.
- 3) A. Jansen, J.J. Rousseau, fragments inédits, recherches biographiques et littéraires, 1882, in 8.
- 4) Pages inédites de J.J. Rousseau, publiées par Théophile Dufour, Annales J.J. Rousseau, T.I et II, 1905 et 1906.
- 5) J.J. Rousseau, par L. Flandrin, Collection Ch. M. des Granges, Paris, Hatier.
- 6) Extraits, éd. L. Brunel, Paris, Hachette.
- 7) Editions d'oeuvres par J.S. Spink et Marcel Raymond, en particulier dans les Textes Français Modernes et dans les Textes littéraires français.
- 8) Confessions, Dialogues, Réveries, Fragments autobiographiques, Bibliothèque de la Pléiade (T.I. des Oeuvres complètes),
- 9) La Nouvelle Héloïse, Nouvelle édition publiée d'après les manuscrits et les éditions originales avec les variantes, une introduction, des notices et des notes par Daniel Mornet, Paris, Hachette 1925, 4 vol. in 8. Le premier volume est une introduction sur le roman au XVIII^e siècle et la Nouvelle Héloïse et comporte une bibliographie.

c) Etudes sur J.J. Rousseau

- 1) Daniel Mornet, Le sentiment de la nature au XVIII^e siècle, Paris, Hachette in 8.
- 2) A. Monglond, Histoire intérieure du Prémantisme français de l'abbé Prévost à Joubert, Grenoble, Arthaud, 2 vol. in 8. 1929.
- 3) Daniel Mornet, Le romantisme en France au XVIII^e siècle,
- 4) Daniel Mornet, L'Influence de J.J. Rousseau au XVIII^e siècle, Annales J.J. Rousseau, 8.
- 5) Jules Lemaitre, J.J. Rousseau, Paris, 1907, in 8.

- 6) Pierre Trahard, Les maîtres de la sensibilité française, Paris, Boivin, 5 vol. in-8, T. III J.J. Rousseau.
- 7) Joseph Texte, J.J. Rousseau et les origines du Cosmopolitisme européen, Paris, 1895, in 8.
- 8) François Mauriac, Trois grands hommes devant Dieu, Molière, Rousseau, Flaubert, Paris, éd. du Capitole, 1930.
- 9) Jacques Maritain, Trois réformateurs, Paris, Plon, in 8.
- 10) A. Feugère, Rousseau et son temps. La littérature du sentiment au XVIII^e siècle, Revue des Cours et Conférences 1934-1935, I, pp.114-131 ; 267-280 ; 333-345 ; 558-568 ; 737-750 ; - II, pp. 162-176 ; 653-664 ; 755-768 ; 1935-1936, I, p. 273-288 ; 658-672 ; - II, pp. 83-90. Pour Rousseau voir 1934-35, I, pp. 114-131 ; II, pp. 755-768 ; 1935-36, I pp. 273-288.
- 11) Pierre Burgelin, La Philosophie de l'existence de J.J. Rousseau, Paris, Presses Universitaires, 1952, 1 vol. in 8.
- 12) Paul Van Tieghem, Le roman sentimental en Europe de Richardson à Rousseau, 1740 - 1761, Revue de littérature comparée, 1920, avril-juin, pp.129-151.
- 13) La sensibilité et la passion dans le roman européen au XVIII^e siècle, Revue de Littérature comparée, 1926, 3.
- 14) Les droits de l'amour et l'union libre dans le roman français et allemand de 1760 à 1790, Neophilologus, 1927, 1.
- 15) Quelques aspects de la sensibilité préromantique dans le roman européen au XVIII^e s. Edda, 1927, 1-3.
- 16) Les origines et les débuts du roman sentimental en Europe jusqu'à Richardson, Mélanges
- 17) Charles Dédéyan, La Nouvelle Héloïse, étude d'ensemble, Paris, Constans, Centre de Documentation Universitaire, 1955, 1 vol. in-4. (polytypé).

d) Etudes sur l'influence générale

- 1) H. Buffenoir, Le Prestige de J.J. Rousseau, Paris, 1909.
- 2) G.F. Nourrisson, Rousseau et le Rousseauisme, Paris, 1903.
- 3) A. Schinz, Le mouvement rousseauiste du dernier quart du siècle, Modern Philology, 1922.

- 4) Fernand Baldensperger, Le Mouvement des idées dans l'Emigration française, 1789-1815, Paris, Plon, 2 vol. in-8.
- 5) Irving Babbitt, Rousseau and romanticism, Boston, 1919, in-8.
- 6) Erna Schiefenbusch, L'influence de J.J. Rousseau sur les beaux-arts en France, Annales, J.J. Rousseau, 19, 1929-1930, pp. 1-212.

e) Influences sur des pays particuliers

I) Angleterre

- 1) Henri Roddier, Rousseau en Angleterre, 1750-1800, Paris, Boivin, 1950, 1 vol. in 8 .
(Pour l'influence de Rousseau dans la période suivante voir la thèse de Jacques Voisine, J.J. Rousseau en Angleterre à l'époque romantique, publiée chez Didier en 1956.
- 2) The Cambridge History of English Literature, passim.
- 3) Claire Eliane Ergel (sur la montagne dans la littérature française et anglaise) La Littérature alpestre en France et en Angleterre aux XVIII^e et XIX^e s. Dardel, Chambéry, 1930, 1 vol. in 8.
- 4) Henri Fluchère, Thèse dactylographiée sur Laurence Sterne, Université de Paris, 1958.

2) Allemagne

- 1) J. Benrubi, J.J. Rousseau et le mouvement philosophique et pédagogique en Allemagne, Annales J.J. Rousseau, 1912.
- 2) Rousseau et les grands représentants de la pensée allemande, dans Leçons faites à l'école des hautes études sociales de Paris, 1912.
- 3) Jacques Voisine, L'Influence de la Nouvelle Héloïse sur la génération de Werther, Etudes germaniques, août-septembre 1950.
- 4) J.J. Formey, Vulgarisateurs de l'oeuvre de Rousseau en Allemagne, Mélanges Mornet, Paris, 1951, pp.141-153.
- 5) R. Back, Rousseau und die deutsche Romantik, Berlin, 1939, 1 vol. in 8.
- 6) J. Benrubi, Goethe et Schiller continuateurs de Rousseau, Revue de Métaphysique et de Morale, mai 1912.
- 7) H. Smith, Goethe and Rousseau, Publications of the English Goethe Society, 1926.

- 8) Joachim Merlant, J.J. Rousseau et le wertherisme dans le roman personnel de Rousseau à Fromentin, Paris, 1905, pp. 32-53.
- 9) Maurice Bémol, Goethe et Rousseau ou la double influence, Etudes germaniques, Octobre 1954, pp. 257-277.
- 10) J. Benrubi, Schiller et Rousseau, Deutsche Rundschau, 157, 1913.
- 11) W. Liepe, Der junge Schiller und Rousseau, Zeitschrift für deutsche Philologie, 51, 1926.
- 12) Mme Seidenstricker, Schiller et Rousseau, Mémoire dactylographié, 1959.
- 13) M. Kommerell, Jean Pauls Verhältnis zu Rousseau, Marburg, 1925.
- 14) O. Xylander, H. von Kleist und J.J. Rousseau, Berlin, 1937 (cf. thèse de R. Ayrault, Heinrich von Kleist, Paris, 1934).
- 15) H.M. Wolff, Der Rousseau gehalt in Klingers Drama Das leidende Weib, Journal of English and Germanic Philology, Urbana, Illinois, 39, 1940.
- 16) F.A. Wyneken, Rousseaus Einfluss auf Klinger, University of California Publications in Modern Philology. Berkeley, 1912.
- 17) F. Lienhard, Klopstock und Rousseau, Wege nach Weimar, 3, 1907.
- 18) T. Klein, Wieland und Rousseau, dans Studien zur vergleichenden Literaturgeschichte Berlin, Munich, 1903.
- 19) Histoire de la Littérature allemande, sous la direction de Fernand Mossé (Georges Zink, Maurice Gravier, Pierre Grappin, Henri Plard, Claude David) Paris, Aubier, 1959, 1 vol. in 8.

3) Italie

- 1) Francesco Flora, Storia della letteratura italiana, passim.
- 2) Attilio Momigliano, Storia della letteratura italiana, passim.
- 3) Armand Caraccio, Ugo Foscolo, Grenoble, 1 vol. in 8.
- 4) R. Vivier, André Chénier, Rousseau, Foscolo, Mélanges, Hauvette, Paris, 1934.
- 5) A. Patane, Leonardi, Foscolo e Rousseau, Athenaeum, 5, 1917.
- 6) P. Van Bever, L'Italie au XVIII^e siècle et J.J. Rousseau, Revue de littérature comparée, 1954, pp. 16-23.

4) Espagne

- 1) J.R. Spell, Rousseau in the Spanish World, before 1833, A study in Franco-spanish Literary Relations, Austin, Texas 1938.
- 2) Georges Delpy, G. Feijoo contre J.J. Rousseau, dans Bibliographie des sources françaises de Feijoo, Paris, 1936.
- 3) Jean Sarrailh, l'Espagne éclairée de la seconde moitié du XVIII^e siècle, Paris Imprimerie Nationale, 1954, 1 vol in 8°
- 4) A. Del Rio, Algunas, notas sobre Rousseau en España, Hispania, 19, 1936.

5) Russie. Scandinavie. Hollande.

- 1) Baye et Girardin, Karamzin et J.J. Rousseau, Paris, 1912.
- 2) V. Pinot, Rousseau en Suède, Revue du XVIII^e siècle, 1914.
- 3) P. Valkhoff, Rousseau in Holland, De nieuwe Taalgide, 7, 1913.
- 4) Jean Fabre, Stanislas Pomiatowski et l'Europe des Lumières.
- 5) Paul Hazard, La crise de la conscience européenne et la pensée européenne de Montaigne à Lessing.

ooo

Appendice I - Bernardin de Saint-Pierre - Paul et Virginie.a) Editions

- Manuscrit de Paul et Virginie, Bibliothèque Victor Cousin à la Sorbonne.

- 1) Oeuvres complètes, édition L. Aimé Martin, Paris, Ledentu, 1840, 2 vol. in 8.
- Correspondance par Aimé Martin, 3 vol. avec un volume de Mémoires sur Bernardin de Saint-Pierre.
- 2) Paul et Virginie, texte établi et présenté par Maurice Souriau, Paris, F. Roches, 1930, 1 vol. in 8.
- 3) Paul et Virginie, suivi de La Chaumière indienne, avec une introduction de Pierre Varillon, Paris, Cité des Livres, 1931, 1 vol. in 16.
- 4) Paul et Virginie, suivi de La Chaumière indienne, Nouvelle édition précédée de jugements et de témoignages sur Bernardin de Saint-Pierre, Paris, Garnier, 1934.

b) Etudes

- 1) A. Feugère, Le disciple préféré du Vicaire savoyard, Bernardin de Saint-Pierre, Revue de littérature comparée, 37, 1936, pp. 658-672.
- 2) Arvède Barine, Bernardin de Saint-Pierre, Paris 1891, 1 vol. in 8.
- 3) F. Maury, Etude sur la vie et les oeuvres de Bernardin de Saint-Pierre, 1892, 1 vol. in 8.
- 4) L. Roule, Bernardin de Saint-Pierre et l'Harmonie de la nature, Paris, Flammarion, 1930, 1 vol. in 8.
- 5) M. de Pradel de Lawase, La véritable Virginie de Bernardin de Saint-Pierre, Mercure de France, 15 Janvier 1929, pp. 336-361.
- 6) Gustave Lanson, Etudes d'histoire littéraire, Paris, H. Champion, 1930 in 8. : Un manuscrit de Paul et Virginie. Etude sur l'invention de Bernardin de Saint-Pierre, pp. 224-258.
- 7) Jean Sarrailh, Paul et Virginie en Espagne, dans Enquêtes romantiques, Paris, Belles Lettres, 1933, (pp. 3-39).
- 8) Henri d'Almeras, Paul et Virginie de Bernardin de Saint-Pierre, Paris, Malfère, 1937 (les grands événements littéraires).
- 9) F.C. Green, The originality of Bernardin de Saint-Pierre, The University of Toronto Quarterly, 1938, vol. VII, n° 2, pp. 184-208.
- 10) Gustave Michaut, Bernardin de Saint-Pierre, Paul et Virginie, Paris, Tournier et Constans, 1941, 3 fasc. in 4 (Les Cours de Sorbonne).
- 11) André Bellessort, Bernardin de Saint-Pierre ou le plus heureux des Trois dans Dix-huitième siècle et romantisme, Librairie Perrin 1941, pp. 226-256.

ooo

Appendice II - Goethe - Werther.a) Editions

- 1) Grande édition de Weimar ou Sophienausgabe 143 vol.
- 2) Edition du jubilé en 40 vol.
- 3) Gedenkausgabe, herausgegeben von E. Beutler, 24 vol.

- 4) Les souffrances du jeune Werther (Die Leiden des Jungen Werthers), traduit, préfacé et annoté par H. Buriot Darsiles, Paris, Editions Montaigne, 1931. (Collection bilingue des Classiques étrangers) (Texte de l'édition du jubilé).

b) Etudes

- 1) A. Bielchowsky, Goethe, sein Leben und seine Werke, Munich, 1895.
- 2) F. Gundolf, Goethe, 1916.
- 3) Henri Lichtenberger, Goethe, Paris, Didier, 1937, 2 vol.
- 4) J.F. Angelloz, Goethe, Paris, 1949 (avec bibliographie) Paris, Corrèa.
- 5) Charles Du Bos, Goethe, 1949, 1 vol. in 8.
- 6) Henri Loiseau, Goethe et la France, Paris, 1930. (Rousseau, pp. 138 et 324-329).
- 7) B. Croce, Goethe, 1921, Bari.
- 8) G. Brandes, Goethe, éd. allem. Berlin, 1922.
- 9) Fernand Baldensperger, Goethe en France, 2^e éd. Paris Hachette 1920 et Bibliographie critique de Goëthe en France, 1907.
- 10) J.M. Carré, Goethe en Angleterre, Paris, Plon, 1920, et Bibliographie même date.
- 11) E. Benvenuti, Il Werther, la lirica e la drammatica del Goëthe e la letteratura italiana, Florence, 1907.
- 12) J.J. A. Bertrand, Goethe en Espagne, Mélanges Baldensperger, T.I.
- 13) Numéro spécial de la Revue de Littérature comparée sur Goethe et Chateaubriand, 1949.
- 14) G. Fittbogen, Die Charaktere in den beiden Fassungen von Werthers Leiden, Euphorion XVII (rédictions).
- 15) Gertrud Riesz, Die Beiden Fassungen von Goethes . "Die Leiden des jungen Werthers". Eine stilpsychologische Untersuchung, Breslau, 1924.

Appendice III - Les sources de Rousseau.

Haller, les Alpes.

Gessner, Idylles.

Young, Nuits.

Thomson, Saisons.

Hervev, Les Tombeaux.

Abbé Prévost, Romans. (Cleveland, Manon Lescaut).

Richardson, Romans (Pamela, Clarissa Harlowe, The History of Sir Charles Grandison).

JEAN-JACQUES ROUSSEAU ET LA SENSIBILITE LITTERAIRE
A LA FIN DU XVIII^e SIECLE

1) La sensibilité européenne avant Rousseau

Le XVIII^e siècle n'a pas attendu Jean-Jacques Rousseau pour exprimer une sensibilité différente de celle de l'âge classique, ou du moins pour donner à la sensibilité des expressions nouvelles. Dans les aspects multiples d'un sentiment suscité par la nature, la femme et les êtres aimés, l'humanité même, la mort et la nuit, Rousseau a eu des devanciers dans la poésie, le roman et le théâtre, dont il s'est lui-même inspiré et dont plus d'un est son compatriote, à moins qu'il n'appartienne à l'Angleterre, que le Continent, entraîné par la France, s'est mis déjà à admirer.

a) Le sentiment de la nature

On sait que notre littérature du XVII^e siècle est avare de description de la nature, et que ce sentiment, insoupçonné dans telle épître descriptive de Boileau, à peine ressenti par Mme de Sévigné, n'a rencontré guère de hérauts véritables qu'en La Fontaine et Fénelon. Encore s'agit-il d'une nature quelque peu sophistiquée et mythologique dans le Télémaque et la Lettre à l'Académie.

Ce n'est qu'une certaine nature; le paysage alpestre avec ses lacs et ses montagnes que Rousseau fera si admirablement valoir dans la Nouvelle Héloïse, en est exclu. Mais Rousseau n'a pas été le premier à célébrer la montagne. Laissons Charles Grandison, ou héros de Richardson, déplorer à Saint-Jean-de-Maurienne que la Savoie livrée aux frimas éternels soit "un pays aussi célèbre pour sa misère que pour ses montagnes rocheuses", "a country equally noted for its poverty and rocky mountains" (1). Mais écoutons déjà Thomas Gray, l'auteur célèbre de l'Élégie écrite dans un cimetière de campagne, Elegy written in a Country Churchyard, marquer dès 1739, dans ses lettres datées de Turin,

(1) Sir Charles Grandison, livre IV, chapitre XXXIX. Cité par Claire Eliane Engel, La Littérature alpestre en France et en Angleterre aux XVIII^e et XIX^e siècles, p.14.

son émerveillement, son ravissement, sa pensée grave et religieuse devant les montagnes; il a parcouru la route étonnante entre les deux guiers, au milieu de ces précipices, de ces gigantesques cascades et il déclare : "Pas un précipice, pas un torrent, pas une falaise qui ne soient pénétrés de religion et de poésie. Il y a certains paysages dont la majesté terrible rendrait croyant un athée sans l'aide d'aucun argument ... Vous avez la Mort constamment devant les yeux mais sa présence est assez lointaine pour impressionner l'esprit sans l'effrayer". "Not a precipice, not a torrent, not a cliff but is pregnant with religion and poetry. There are certain scenes that would awe an a theist into belief without the help of other argument ... You have death perpetually before your eyes, only so far remote as to compose the mind without frightening it". (1)

Mais ce qui n'est encore que sentiment isolé va devenir plus général à l'aurore même de la carrière littéraire de Rousseau avec Albrecht Von Haller, dont le nom ne saurait nous être inconnu. Ce Bernois, contemporain de notre auteur qu'il critique sévèrement devant Casanova, a été dans une existence assez longue - né en 1708 il mourra en 1777 - un savant naturaliste. Mais il a aussi un goût littéraire prononcé. Il ne lit pas seulement Leibniz, mais les poèmes épiques anglais; n'écrit-il pas un roman politique qui rappelle Télémaque et des traités de morale. Sa sensibilité est réelle, elle s'exprime dès 1729 dans son grand poème descriptif Die Alpen, Les Alpes; si l'oeuvre ne paraît pas avoir eu un écho considérable en Suisse, ni même peut-être en Allemagne, elle aura dès 1750, traduite en français par Tschanner, un succès très réel en France et dans l'Europe française, qu'attestent quatre éditions, dont l'une avec des illustrations, jusqu'en 1773. Il se fait le chantre des glaciers, de la Furka, du Saint-Gothard en particulier, auquel il consacre la strophe 32 :

Denn hier, wo Gotthard's Hand die Wolken übersteiget,
Und der erhabnern Welt die Sonne näher scheint,
Hat, was die Erde sonst an Seltenheit gezeuget,
Die spielende Natur in wenig Land vereint;
Wahr ist's, das Lybien und nich mehr Neues giebet,
Und jeden Tag sein Sand ein frisches Unthier sieht;
Allein der Himmel hat diess Land noch mehr geliebet,
Wo nichts, was nöthig, fehlt, und nur was nützet, blüht;
Der Berge wachsend Eis, der Felsen steile Wände,
Sind selbst zum Nutzen da, und tränken das Gelände, (2)

De même, plus loin, Haller a regardé avec émerveillement les jeux de la lumière sur le cristal des glaciers, ceux de l'ombre sur les vallées. Il sait faire valoir les contrastes :

Dort senkt ein kahler Berg die glatten Wände nieder,
Den ein verjährt's Eis dem Himmel gleich gethürmt,
Sein frostiger Krystall schickt alle Strahlen wieder,
Ben die gestiegne Hitz' im Krebs umsonst bestürmt.

(1) Lettre du 16 Novembre 1739, citée par C.E. Engel, op. cit. p.15.

(2) Haller, Die Alpen, Miniatur Bibliothek der Deutschen Classiker, Hildburghausen New-York, 1834, 27^e volume supplémentaire, pp. 54-55.

Nicht fern vom Eise streckt, voll futterreicher Weide,
 Ein furchtbares Gebirg den breiten Rücken her ;
 Sein sanfter Abhang glänzt von reisendem Getreide,
 Und seine Hügel sind von hundert Heerden schwer.
 Den nahen Gegenstand von unterschiednen Zonen
 Trennt nur ein enges Thal , wo kühle Schatten wohnen. (1)

Mais il faut bien remarquer que son admiration n'est pas constante : "En 1737, écrit Melle Engel, il fit un voyage dans l'Oberland Bernois. Les deux Lutschinen et Lauterbrunnen lui parurent des "endroits affreux" et, de toute la vallée, il n'admira que le Staubbach. Il le nommait déjà dans die Alpen. La beauté des deux glaciers de Grindelwald, le contraste de leur clarté lumineuse avec les trois grandes montagnes massives qui les encadrent, lui suggèrent simplement quelques remarques sur le bétail qui pâture près des moraines, et sur la teinte grisâtre de la glace". (2) Est-ce à dire qu'il n'a pas compris la nature alpestre ? Non. Au contraire, il l'a exprimée avec réalisme et poésie, il en a senti la grandeur. Nous allons voir du reste en étudiant non plus le cadre de la nature, mais l'homme de la nature, que Haller a été encore un précurseur de Rousseau. Si celui-ci critique parfois dans sa correspondance le botaniste et telle édition d'un de ses ouvrages, si dans une lettre à Moulton du 11 Juin 1763, il l'appelle "ce caffard de Haller", qui "fait son métier en diffamant un opprimé" (3), à Kirchberger de Gottstattil a déclaré le 17 mars de la même année, en rangeant Haller parmi les "grands hommes" : "Il n'appartient pas à tous d'être des Haller". (4)

b) L'Homme simple et pur

Cette nature peut-être aussi champêtre, va devenir idyllique et pastorale. On sait combien la sensibilité de Rousseau, avant celle de Stendhal, s'est nourrie des descriptions de l'Arioste.

Cette vie simple et innocente, Haller l'avait montrée dans les Alpes. Il y attaquait la vie de société, la corruption et le luxe de la civilisation. Les montagnards y sont les hommes selon son coeur, vertueux et bons, qu'il nous montre dans la nature, en leurs occupations quotidiennes, fabriquant des fromages, chassant le chamois, participant à des concours de tir, fréquentant de rustiques foires, goûtant la poésie paisible des veillées d'hiver. Ce sont leurs qualités que Haller nous propose en exemple : vertu, esprit d'égalité, pauvreté digne, culte de la liberté que symbolise Guillaume Tell. C'est cet aspect des Alpes de Haller qu'a voulu essentiellement retenir l'abbé Bruté de Loirelle qui, à la suite des pastorales et des poèmes de Gessner qu'il publie en 1766, nous donne une "traduction libre de l'Ode de M. Haller, intitulée Les Alpes :

(1) Ibid. pp. 56-57. voir la traduction au chapitre IV.

(2) Op. cit. p. 17.

(3) Correspondance Générale, T. IX, p. 346.

(4) Ibid. p. 167.

De la nature, ô vous, les disciples chéris ;
 Vous, de qui la candeur fait l'aimable partage,
 Dans un siècle de fer, vous créez ce bel âge,
 Que la Fable a tracé dans des songes fleuris.
 Des nuages épais, entassés sur vos têtes,
 Dans leurs flancs ténébreux renferment les tempêtes ;
 Vos champs sont désolés par les noirs Aquilons ;
 Une glace éternelle attriste vos vallons :
 Mais aussi de vos moeurs la simplicité pure,
 Au milieu des hivers fait naître le printemps,
 Vous bénissez le sort que vous fit la Nature,
 Et vous êtes heureux malgré les Eléments (1)

N'est-ce point l'interprétation fidèle dans la pensée, libre dans l'expression de la frémissante quatrième strophe du texte allemand :

Ihr Schüler der Natur, ihr kennt noch goldne Zeiten !
 Nicht zwar ein Dichterreich von fabelhafter Pracht,
 Wer misst den äussern Glanz scheinbarer Eitelkeiten,
 Wenn Tugend Müh' zur Last, und Armuth glücklich macht ?
 Das Schicksal hat euch hier kein Tempe zugesprochen,
 Die Wolken, die ihr trinkt, sind schwer von Reif und Strahl ;
 Der lange Winter kürzt des Frühlings späte Wochen
 Und verewigt Eis umringt das kühle Thal ;
 Doch eurer Sitten Werth hat Alles das verbessert,
 Der Elemente Neid hat euer Glück vergrössert (2).

Les jeux mêmes que Jean-Jacques Rousseau préconise dans la Nouvelle Héloïse pour occuper les loisirs d'une nombreuse domesticité, la joie simple qui naît de distractions innocentes, auxquelles se mêlent les maîtres, ne semblent-ils suggérés par ces concours et ces danses villageoises dont Haller et l'Abbé Bruté de Loirelle nous retracent les tableaux riants dans les huitième et neuvième strophes :

Lorsque le doux printemps, ramenant les plaisirs,
 De ses vives couleurs émaille la verdure ;
 Quand l'amoureux zéphir, caressant la Nature,
 Dans nos coeurs palpitans éveille les désirs,
 Des hameaux d'alentour on accourt dans la plaine :
 Un village s'assemble à l'ombre d'un grand chêne ;
 L'adresse et la beauté s'y disputent le prix.
 Là , deux jeunes rivaux, d'un tendre objet épris,
 Combattent sous les yeux dont leur âme est blessée :
 Chacun brigue l'honneur d'en être remarqué.
 Ici d'un bras nerveux une pierre est lancée
 Qui fend l'air, siffle ; vole et frappe au but marqué.

ooo

- (1) Pastorales et Poèmes de M. Gessner, suivis de deux Odes de M. Haller, Paris, chez Vincent et Lottin le Jeune, 1766, p.141.
 (2) Haller, Werke, éd. citée, p. 35

Plus loin un tapis vert appelle à d'autres jeux.
 Au son de la musette, une troupe riante
 D'un pied vif et léger foule l'herbe naissante ;
 La naïve gaieté pétille dans leurs yeux ;
 L'art ne seconde point leurs grâces naturelles ;
 Mais la joie y supplée et leur prête des ailes. (1)

Haller avait écrit avec plus de pertinence ces vers charmants de pittoresque et de mouvement :

Wenn durch die schwüle Luft gedämpfte Winde streichen,
 Und ein begeistert Blut in jungen Adern glüht ;
 So sammelt sich ein Dorf im Schatten breiter Eichen
 Wo Kunst und Anmuth sich um Lieb' und Lob bemüht.
 Hier ringt ein kühnes Paar, vermählt den Ernst dem Spiele,
 Umhüllt Leib und Leib, und schlinget Huft um Huft.
 Dort liegt ein schwerer Stein nach dem gestreckten Ziele,
 Von starker Hand besetzt durch die zertrennte Luft.
 Den aber führt die Lust, was Edlers zu beginnen,
 Zu einer muntern Sennar von jungen Schaffferinnen.

°
 2 2

Dort eilt ein schnelles Blei in das entfernte Weisse,
 Das blitzt, und Luft und Ziel im gleichen Jetzt durchbohrt ;
 Hier rollt ein runder Ball in dem bestimmte Gleisse,
 Nach dem erwählten Zweck mit langen Sätzen fort.
 Dort tanzt ein bunter Ring mit umgeschlungenen Händen
 In dem zertretenen Grass bei einer Dorfschalmel,
 Und lehrt sie nicht die Kunst sich nach dem Takte wenden.
 So legt die Fröhlichkeit doch ihnen Flügel bei. (2)

Cependant un autre des compatriotes suisses de Rousseau, Salomon Gessner, eut, e n ce genre une influence européenne. Plus jeune que Jean-Jacques, il est né en 1730 e t mourra en 1788, Gessner est aussi un admirateur des Anglais. Mais il doit encore aux pètes descriptifs allemands du début du XVIII^e siècle, surtout à Brocker. Ses Idylles parurent en 1756. Diderot en donna une édition française et il fut traduit en plusieurs langues. Sa Mort d'Abel, ses pastorales et ses poèmes, sont aussi mis en français e n 1766. (3) Certes, il peut être conventionnel avec ses bergers, ses bergères, héritiers de la pastorale classique ; âmes délicates pourtant et rêveuses, férues de Robinson, ils font voir à travers les guirlandes, le son des flûtes, les bruits des baisers, u n monde heureux, innocent et pur. N'est-ce pas la vie qu'essaieront de mener les héros de la Nouvelle Héloïse, idylle à trois personnages, entre autres aspects. Gessner donne

(1) Trad. citée p. 143.

(2) Ed. citée, pp. 40-41.

(3) Pastorales et Poèmes de M. Gessner, qui n'avaient pas été traduits, Paris, Vincent et Lottin. 1766, in 12.

une expression aimable à des sentiments déjà enregistrés. Son originalité, si elle existe, se voile de trop de mythologie. Il y a du drame bourgeois, de la comédie larmoyante dans telle de ses Pastorales. On peut songer, en particulier, à Eraste. Son poème de la Nuit est plus riant que ceux de Young. Mais avant de passer au bain de la bergère chaste-ment interrompu, Gessner ne nous offre-t-il pas un tableau vapoureux du coucher du soleil sur la nature; et nous voyons un bel exemple de prose poétique et musicale: "Paissible Nuit, dont les ténèbres m'ont surpris sur ce gazon, écrit dans sa version l'Abbé Bruté de Loirelle, travesti sous le nom d'Eraste, que tu es belle! Quel calme délicieux tu répands sur la Nature qui sommeille autour de moi! Quel ravissement! Mon coeur est enivré d'une joie pure et innocente, qu'il goûte pour la première fois. - Je contemplois le Soleil qui descendoit insensiblement sous les eaux. Déjà l'or de sa tête radieuse étoit à moitié caché dans le sein des ondes, et mes regards soutenoient l'éclat tempéré de ses feux. - Je voyois les nuages légers qui l'entouroient, se teindre de pourpre; ils s'étendoient, comme un voile doré sur les côtes rians, sur les bois et sur la plaine" (1). "Stille Nacht! avait écrit l'auteur alémanique. Wie lieblich Überfallst du mich hier, am bemosten Stein. Ich sah noch den Phöbus, wie er hinter den Stoffen jener Berge sich verlor. Er lachte das letztemal zurück durch den leichten Nebel, der, wie ein goldner Flor, entfernte Wienberge, Haine und Fluren glänzend umschlich; die ganze Natur feyerte im sanften widerschein des Purpurs, der auf streiflichten Wölken flammte, seinen Abzug" (2) Huber devait traduire à son tour l'oeuvre de Gessner et envoyer en 1761 sa version des Idylles à Jean-Jacques, qui sous le choc des affinités électives, montrant combien il se reconnaît dans le poète germanique, dit sa ferveur et sa joie le 24 décembre 1761, alors qu'il est dans sa retraite de Montmorency: "J'étois, Monsieur, dans un accès du plus cruel des maux du corps, quand je reçus votre lettre et vos Idylles. Après avoir lu la lettre, j'ouvris machinalement le livre, comptant le refermer aussitôt; mais je ne le refermai qu'après avoir tout lu, et je le mis à côté de moi pour le relire encore. Voilà l'exacte vérité. Je sens que votre ami Gessner est un homme selon mon coeur... Il y a six ans que je coule dans ma retraite une vie assez semblable à celle de Ménélaque et d'Amynas, au bien près, que j'aime comme eux, mais que je ne sais pas faire, et je puis vous protester, Monsieur, que j'ai plus vécu durant ces six ans que je n'avois fait dans tout le cours de ma vie. Maintenant vous me faites désirer de revoir encore un printemps, pour faire avec vos charmants pasteurs de nouvelles promenades, pour partager avec eux ma solitude..." (3) Déjà quand Usteri lui avait envoyé les deux premières Idylles, il l'avait remercié le 13 septembre 1761 en marquant son admiration: "Je suis aussi charmé, Monsieur, des Idylles de M. Gessner que je l'ai été de son Abel: j'y trouve une touchante et antique simplicité qui va du coeur; quand l'ouvrage paroftra, moi qui ne lis rien, je le lirai sûrement". (4)

(1) Imitation du Poème de la Nuit de M. Gessner, éd. citée pp. 1-2.

(2) Des Herrk Salomon Gessner Schämliche Sch.Liften Carlsruhe 1775, T.I. p. 261.

(3) Correspondance générale, T. VII, pp.15-16.

(4) Ibid. t. VI, pp. 210-211.

c) La sensibilité lyrique, funèbre et
métaphysique.

Mais il est une sensibilité plus personnelle, lyrique, funèbre et métaphysique. Déjà James Thomson, ce poète écossais qui a vécu durant les quarante huit premières années du siècle, a fait passer au premier plan le sentiment de la nature. Avec quel ferveur il s'attache au paysage de Grande Bretagne vu à travers les quatre saisons de l'année. A l'autre bout de l'Europe occidentale lui répondra le Vénitien Vivaldi, dont les Quatre Saisons sont un des chefs d'oeuvre musicaux du siècle. Combien pâle nous paraîtra l'imitateur français de Thomson, le rival en amour de Jean- Jacques, Saint-Lambert. Certes Thomson n'est exempt ni de convention, ni de solennité pompeuse, mais sa poésie vaut par la vérité, la précision délicate et la ferveur souvent sincère qui l'animent, la beauté des images, qui en font oublier la généralité et le didactisme, la culture classique et mythologique. Dès 1726 a paru Winter ou l'Hiver, Summer ou l'Été suit en 1727, Spring ou le Printemps en 1728, et Autumn en 1730. Même si les Saisons ne furent traduites qu'en 1759 par Madame Bontemps - Rousseau ne pouvait les lire en anglais - les contemporains pouvaient les lire en anglais. Ne pense-t-on pas au vent, au séchard, qui enveloppe Saint-Preux quand on s'enfoncé dans The Woods in Autumn : "Voici, dit à juste titre M. Louis Cazamian, qui traduit si exactement ces vers, toutes les annonces de la mélancolie romantique associée à un paysage automnal ; toutes les exaltations de la sensibilité, de la philanthropie, de la vertu, dans un décor d'harmonies funèbres et de tristesses inspirées. C'est déjà Rousseau, Châteaubriand, Lamartine ... " (1)

D'abord les bois et l'année expirante :

The pale descending year, yet pleasing still,
A gentler mood inspires ; for now the leaf
Incessant rustles from the mournful grove,
Oft startling such as studious walk below,
And slowly circles through the waving air.
But, should a quicker breeze amid the boughs
Sob, o'er the sky the leafy deluge streams ;
Till, choked and matted with the dreary shower,
The forest-walks, at every rising gale,
Roll wide the wither'd waste and whistle bleak . (2)

L'an pâle et déclinant, qui pourtant plaît toujours,
Inspire une plus douce humeur ; car sans arrêt
Des bois en deuil la feuille tombe, bruisante,
Fait tressaillir, souvent, le studieux promeneur,
Et lentement tournoie aux remous aériens.
Mais que, plus brusque, un vent sanglote dans les branches,
Sur le ciel le feuillage en déluge ruisselle ;

(1) Louis Cazamian, Anthologie de la Poésie anglaise, Paris, Stock, 1946, p.143 note(1)

(2) Ibid. p 143-144.

Tant que, couverts, gorgés de cette morne pluie,
Les chemins forestiers, lors de chaque rafale,
Roulent tous ces débris, et sifflent tristement. (1)

Ainsi vont surgir les sentiments nouveaux du coeur, la tristesse préromantique, les pleurs et la tendresse humaine :

He comes ! he comes ! in every breeze the Power
Of Philosophic Melancholy comes !
His near approach the sudden - starting tear,
The glowing cheek, and the beating heart,
Pierced deep with many a virtuous pang, declare.
O'er all the soul his sacred influence breathes ;
Inflames imagination ; through the breast
Infuses every tenderness; and far
Beyond dim earth exalts the swelling thought. (2)

Alors vient l'appel, la prière du poète, on songe à René, à Werther, au Lamartine de l'Isolation :

Oh! bear me then to vast embowering shades,
To twilight groves, and visionary vales,
To weeping grottoes, and prophetic glooms ;
When angel forms athwart the solemn dusk,
Tremendous, sweep, or seem to sweep along ;
And voices more than human, through the void
Deep-sounding, seize the enthusiastic ear. (3)

Oh ! emportez-moi donc aux vastes voûtes sombres,
Aux bosquets obscurcis, aux creux visionnaires,
Cavernes qui pleurez, ténèbres prophétiques,
Où des formes d'en haut dans le soir solennel
Passent, jetant l'effroi, ou nous semblent passer ;
Alors des voix surnaturelles dans l'abîme
Résonnent, saisissant notre oreille ravie ... (4)

C'est un autre Britannique encore, Gray, celui-là contemporain vraiment de Rousseau, qui nous a donné en 1750 cette Elegy written in a country churchyard que Mme Necker, la mère de Mme de Staël, devait traduire en 1768 dans les Variétés littéraires de Suard. On sait l'étonnante fortune de ces vers marqués par une sensibilité proche de celle de Jean-Jacques. C'est un chef d'oeuvre dans la mesure où ils orchestrent les sentiments d'une Europe déjà préromantique ; malgré la rhétorique et les lieux communs, leur incantation simple et monotone suggère la paix pastorale, l'innocence édenique à laquelle

(1) Ibid. pp. 143-144

(2) Ibid. p. 144

(3) Ibid. p. 144

(4) Ibid. p. 144

aspirent les coeurs las, dans la sérénité d'un paysage tranquille. C'est déjà la méditation qui s'élève au spectacle de la nature, à l'heure du crépuscule :

The curfew tolls the knell of parting day,
The lowing herd winds slowly o'er the lea,
The ploughman homeward plods his weary way,
And leaves the world to darkness and to me.

Now fades the glimmering landscape on the sight,
And all the air a solemn stillness holds,
Save where the beetle wheels his droning flight,
And drowsy tinklings lull the distant folds. (1)

Le couvre-feu sonne le glas du jour qui tombe,
Le lent troupeau beuglant serpente sur la plaine ;
Le laboureur à pas lassés rentre au logis,
Abandonnant le monde aux ténèbres et à moi.

Sur la campagne les clartés flottantes meurent,
L'air entier s'emplit d'un solennel silence ;
Seul ronfle l'escarbot dont les ailes tournoient,
Un tintement berceur endort au loin les parcs. (2)

Le paysage, les lieux funèbres, la sérénité résignée, sont là pour démentir la puissance et la gloire. Ces tombes champêtres portent d'autres richesses. Rousseau aurait-il loué autrement la vie des simples. Tout passe, quelques pelletées de terre et, comme dit Pascal, "en voilà pour jamais" :

Let not ambition mock their useful toil,
Their homely joys, and destiny obscure ;
Nor grandeur hear with a disdainful smile
The short and simple annals of the poor.

The boast of heraldry, the pomp of power,
And all that beauty, all the wealth e'er grave.
Await alike the inevitable hour
The paths of glory lead but to the grave ... (3)

Gloire, ne raille point leur utile labeur,
Leurs rustiques plaisirs, ni leur obscur destin ;
Orgueil, n'accueille pas d'un dédaigneux sourire
Le récit simple et bref des annales du pauvre.

(1) Ibid. p. 149.

(2) Ibid. p. 149.

(3) Ibid. p. 150.

Le faste des blasons, l'apparat du pouvoir,
 Tout ce que la beauté ou l'or jamais donnèrent,
 Attend semblablement l'instant inévitable :
 Les chemins glorieux ne mènent qu'au tombeau (1).

De fait cette vie humaine et rustique a sa valeur et sa dignité propre. Celle que souligne déjà Rousseau la même année, celle qu'il exaltera sans cesse, en opposant le naturel à l'artificiel, l'humble au riche, le faible au puissant :

Full many a gem of purest ray serene
 The dark unfathomed caves of ocean bear ;
 Full many a flower is born to blush unseen,
 And waste its sweetness on the desert air (2)

Maint gemme à l'éclat le plus pur et serain
 Gît dans les antres noirs inexplorés des mers ;
 Mainte fleur naît pour se colorer loin des yeux,
 Et jeter son parfum à l'air des solitudes ... (3)

Nous sommes déjà entrés dans la poésie des Tombeaux, chère au préromantisme européen. James Hervey, que traduisent Le Tourneur et Peyron en 1771, la porte à son paroxysme en 1745-47 par ses Meditations among the Tombs (première partie de ses Méditations) qui eurent avant 1800 vingt cinq éditions anglaises. D'ailleurs Le Tourneur au milieu des Méditations de Hervey (4) a inséré sa traduction du poème de Gray.

Hervey, Ministre anglican, qui endura de terribles souffrances physiques et morales, poursuit dans la première partie de ses Méditations une sorte de promenade funèbre parmi les tombes, dont il décrit les formes et déchiffre les inscriptions, en évoquant la vie terrestre des corps qu'elles renferment, les qualités, les joies et les épreuves de ces pauvres morts. Il en tire une leçon morale, un lyrisme religieux et passionné : " Voici un monument qui m'annonce un événement bien tragique, nous dit Le Tourneur dans sa traduction. Quatre figures dans l'attitude de la douleur, l'air morne et chagrin, penchent sur la tombe leurs têtes affligées. Il n'est pas possible de les contempler sans que la tristesse qui respire sur ces marbres insensibles, ne se communique au coeur. Lisons. Hélas ! c'est un jeune homme de vingt huit ans. Dans la vigueur de la santé, dans la force de la jeunesse, une mort soudaine l'a terrassé. Ah ! sans doute il était loin de songer alors que son heure fatale fût si proche ... O désespoir ! il touchait à son heure nuptiale. Plein de l'idée de son bonheur, son coeur disait en soupirant d'amour : "Encore quelques jours, et je vais posséder l'objet de mes vœux. Je pourrai dire enfin, elle est à moi la Beauté qui me charme : je pourrai jouir en elle de tout ce que mon coeur désire". (5) C'est avec l'attente et la douleur

(1) Ibid. p. 150.

(2) Ibid. p. 150.

(3) Ibid. p. 150.

(4) Paris, Le Jay, 2 vol. pp.193-202.

(5) Méditations de Hervey, 1^{re} Partie, Les tombeaux, pp. 93-94.

de la fiancée qu'apparaît la leçon morale : "Peut-être qu'en ce moment sa jeune femme achève sa parure, dans l'attente de son bien-aimé ; peut-être que dans l'impatience dont son cœur est pressé, comme autrefois la mère de Sisara, elle porte sur la plaine de ses regards inquiets, murmure de ses lenteurs, et s'étonne de ne pas voir son char voler vers elle. Elle est loin de penser que son amant n'a plus rien de commun avec les choses de la terre ; que des soins éternels occupent maintenant son âme, et qu'il ne lui reste pas même un souvenir de sa tendre Lucinde. Va, vierge infortunée et cruellement déçue, va pleurer l'instabilité des choses humaines ; apprends à ton cœur à n'aspirer désormais qu'après des biens immuables et sûrs". (1) Et la pensée religieuse s'amplifie, se fait pressante dans l'exhortation finale ; Hervey cite ces paroles : "O enfans de s hommes, au milieu de la vie, vous êtes dans la mort : nul ne peut échapper à ses coups. Soudain et rapide comme la foudre, le trait nous atteint et nous renverse en un clin d'oeil. Il n'est point d'autre sûreté que d'être toujours prêts ; nul ne peut deviner la victime qui sera frappée la première. Encore une fois, soyez toujours prêts, car à l'heure que vous n'y penserez O avertissement terrible ! Il me semble l'entendre retentir de tombe en tombe comme un tonnerre, et porter l'effroi dans mon âme". (2)

Attitudes éplorées, plastique de la douleur fixée dans le marbre, évocation de ses spectres des morts, vision des squelettes, rien n'y manque : "Ici ce front plein de grâces et de majesté, cette tête, le tableau de l'âme, n'est plus qu'un crane hideux et nud.... Cette bouche vermeille et ornée d'un sourire plein d'attraits n'offre plus qu'un aspect horrible et difforme. Et cet oeil qui lançoit les éclairs du diamant, et portoit la flamme au fond des cœurs, qu'est-il devenu ? Où trouver l'azur de son globe étincelant ?" (3) Et c'est le retour que Hervey, poète en prose, fait sur lui-même. Il fait appel, comme le remarque Le Tourneur, aux vers célèbres de Thomas Parnell, l'ami de Pope dont la courte vie de 1679 à 1718 n'atteignit point quarante ans :

I pass with melancholy state
By all these solemn heaps of fate ;
And think, as soft and sad I tread
Above the venerable Dead :
Time was, like me, they life possess'd ;
And time will be, when I shall rest. (4)

"Je ne passe point près de ces lieux où la mort entasse les débris de l'espèce humaine, que la mélancolie ne s'empare de moi. Triste et rêveur, en foulant sous mes pieds tous ces morts vénérables, je me dis : "un temps fut où ils vivoient comme moi : un temps viendra où je serai mort comme eux". (5) Ce sont ces vers que Hervey paraphrase en pensant à lui-même. Ainsi, comme ailleurs dans les Méditations apparaît la sensibilité du moi : "Comme je restois, l'âme attachée à ces objets funèbres, et perdu dans mes réflexions, une idée cruelle vint m'en tirer, et je me dis frappé d'effroi : " Et moi aussi ,

-
- (1) Ibid. p. 97
(2) Ibid. pp. 98-99
(3) Ibid. p. 140
(4) Ibid. p. 147
(5) Ibid. p. 147.

faut-il donc que je meure ? Subirai-je aussi cet affreux changement ? Me faudra-t-il devenir un cadavre insensible et être à mon tour ce que je déplore ici ? Viendra-t-il un temps et ce temps est-il prochain, où ce corps que je sens plein de vie, sera enfermé dans un cercueil et porté sous cette terre, tandis qu'un ami me suivra versant quelques larmes, et s'écriera une ou deux fois : hélas ! mon frère ! ... Oui, c e temps viendra : ce temps n'est pas éloigné . Oui, rien n'est plus sûr ; Hervey ce sort sera le tien ! " (1)

Mais les thèmes de Hervey ne sont-ils pas ceux de son contemporain Edward Young , dont The Complaint, or Night Thoughts on Life Death and Immortality paraissent en 1742 -1745 et ont un succès prodigieux sur tout le continent et plus encore chez nous o ù plusieurs traductions se succèdent, en particulier celles de Le Tourneur et de Colardeau. Ces vers sont nés de la mort de sa femme et de celle de sa fille, qui expira à Lyon, alors que pour rétablir sa santé elle se rendait dans le midi de la France. O n connaît les gravures du temps qui montrent Young portant sa fille au tombeau. Young est le représentant authentique d'un lyrisme mélancolique et religieux, le chantre spirituel de la mort et de la destinée. On a pu en voir les origines dans un vieux puritanisme complaisamment spectaculaire. "Chez Thomson, écrit M. Louis Cazamian, l'expression de soi était encore discrète, indirecte ; chez Young, le moi passe au premier plan. Avec lui commence vraiment la littérature de la sensibilité. Nécessairement subjective en son principe, elle tend de toutes ses forces au renversement des barrières d'intellectualité, de mesure, d'ordre, de généralité impersonnelle par lesquelles le classicisme limitait, réprimait, transposait le flot trouble et impatient de la vie intérieure". (2) En effet, c'est un épanchement, une méditation ininterrompue que ces neuf chants. Young a été frappé par les morts successives. La nuit avive sa douleur ; dans la solitude des ténèbres, il pense à la vie, au trépas, à l'immortalité. Avec pudeur encore, il ne donne que des noms fictifs à ceux qui sont disparus et il engage comme un dialogue avec ce personnage symbolique qui représente l'esprit du temps. L'angoisse et le mystère poignant qui s'expriment nous font accepter les conventions, les lieux communs, les tours maladroits et les ellipses. Un sublime et une émotion s'échappent par larges bouffées de ces visions funèbres, de ces pensées mélancoliques. Le paysage est ici tout intérieur. Il n'y a pas, en dehors des comparaisons et d'un fond de décor, de tableau de la nature. Dès la première Nuit, datée de 1742 , éclate le pessimisme chrétien de Young , quand il songe à Demain :

By nature's law, what may be, may be now ;
 There's no prerogative in human hours.
 In human hearts what bolder thought can rise
 Than man's presumption on to-morrow's dawn ?
 Where is to-morrow ? In another world.
 For numbers this is certain ; the reverse
 S's sure to none ; and yet on this perhaps,
 This peradventure, infamous for lies,
 As on a rock of adamant, we build
 Our mountain hopes, spin out eternal schemes
 As we the fatal sisters could out-spin,
 And big with life's futurities, expire ... (3)

(1) Ibid., pp. 146-147.

(2) Histoire de la littérature anglaise, Nelle édition, p. 802.

(3) Night Thoughts, Londres, 1821, 1 vol. in-16, p.10.

Le possible, par droit, est possible aujourd'hui ;
 Nous ne connaissons point d'heures privilégiées.
 Quoi donc de plus hardi pour l'homme, que de croire
 Qu'il verra forcément l'aurore de demain ?
 Où se trouve demain ? Au sein d'un autre monde.
 Pour beaucoup, la chose est certaine ; le contraire
 Pour nul n'est assuré ; pourtant, sur ce peut-être,
 Ce par-hasard, connu pour un menteur infâme,
 Comme sur un rocher, nous dressons des montagnes
 D'espérances, filons des propos éternels,
 Comme si nous avions plus de fil que les Parques,
 Et , remplis de projets d'avenir, expirons ... (1)

L'appel se veut pathétique, il nous convie dans sa rhétorique passionnée. La sensibilité de Rousseau ne connaîtra-t-elle pas les mêmes démarches au retour sur nous-mêmes :

Be wise to day ; 'tis madness to defer ;
 Next day the fatal precedent will plead ;
 Thus on, till wisdom is push'd out of life.
 Procrastination is the Thief of time ;
 Year after year it steals, till all are fled,
 And to the mercies of a moment leaves
 The vast concerns of an eternal scene.
 If not so frequent, would not this be strange ?
 That'tis so frequent, this is stranger still.
 Of man's miraculous mistakes this bears
 The palm, "That all men are about to live ,
 For ever on the brink of being born". (2)

Sois donc sage aujourd'hui ; le remettre est folie ;
 Demain, le précédent fatal plaidera contre ;
 Par degrés, la sagesse est remise à la mort.
 L'ajournement est le voleur de notre temps,
 Il vole an après an, tant que le dernier passe,
 Et laisse à la merci d'une seule minute ,
 Le problème infini d'une vie éternelle .
 Si ce n'était fréquent, serait-ce pas étrange ?
 Que ce soit si fréquent, le plus étrange est là.
 Parmi nos merveilleuses erreurs, celle-ci
 L'emporte : "Que tout homme à vivre se dispose,
 A tout instant sur le point même de renaître". (3)

Mais dans ce voyage au bout de la nuit, enfin au neuvième chant, le poète arrive au port et entrevoit l'Au-delà :

(1) Trad. L. Cazamian, dans Anthologie de la Poésie anglaise, p. 147

(2) Night Thoughts, éd. citée, p. 10-11.

(3) Trad. L. Cazamian, Anthologie, citée, p.147.

As when o'er labour'd, and inclined to breathe,
 A panting traveller, some rising ground,
 Some small ascent, has gain'd, he turns him round,
 And measures with his eye the various vales,
 The fields, woods, meads, and rivers, he has pass'd ;
 And, satiate of his journey, thinks of home,
 Endear'd by distance, nor affect more toil :
 Thus I, though small, indeed, is that ascent
 The muse has gain'd, review the paths she trod ;
 Various, extensive, beaten but by few ;
 And conscious of her prudence in repose,
 Pause ; and with pleasure meditate an end,
 Though still remote ; so fruitful is my theme. (1)

Epuisé de fatigue, sentant le besoin de respirer,
 Le voyageur haletant, lorsqu'il a atteint quelque tertre,
 Quelque petite hauteur, se retourne
 Et mesure de l'oeil les différentes vallées,
 Les champs, les bois, les prés, les rivières qu'il vient de traverser,
 Et, rassasié de voyage, il pense à son foyer
 Que l'éloignement rend plus cher, et ne veut plus peiner.
 Ainsi, moi, quoique bien faible la hauteur
 Que ma muse a gravie, je revois les sentiers qu'elle a suivis,
 Variés, étendus, peu foulés par d'autres pieds,
 Et conscient qu'il lui sera prudent de se reposer,
 Je m'arrête ; avec plaisir je médite sur une fin,
 Quoique lointaine encore, tellement mon sujet est fécond (2).

Telle a été la Nuit féconde, génératrice de méditation à laquelle, avec Rousseau et Novalis, Young adresse son hymne :

O majestic night !
 Nature's great ancestor ! Day's elder born !
 And fated to survive the transient sun !
 By mortals and immortals seen with awe !
 A starry crown thy raven brow adorns,
 An azure zone, thy waist ; clouds, in heaven's loom
 Wrought through varieties of shape and shade,
 In ample folds of drapery divine,
 Thy flowing mantle form ; and, heav'n throughout,
 Voluminously pour thy pompous train.
 Thy gloomy grandeurs (nature's most august
 Inspiring aspect !) claim a grateful verse ;
 And, like a sable curtain starr'd with gold,
 Drawn o'er my labours past, shall close the scene. (3)

(1) Ed. citée, p. 202.

(2) Trad. Berger, dans les Poètes préromantiques anglais, Paris, La Renaissance du livre.

(3) Ed. citée p.203.

1961

IMPRIMÉ EN FRANCE

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

